



Jouer et interagir avec les cochons d'Inde pour aller mieux

/// La Riazoise Sibylla Protze organise des interventions assistées par l'animal, avec ses cochons d'Inde, poneys, lapins ou son chien.

/// Elle vient de terminer un CAS dans ce domaine, une formation que la Haute Ecole de santé de Fribourg dispense depuis 2019.

/// Ces interactions avec les animaux connaissent un grand engouement, qui n'est pas sans risques.

XAVIER SCHALLER

SANTÉ. Les cochons d'Inde attendent sur leur tapis vert, derrière une minibarrière transparente qui rappelle une patinoire de hockey. Les participants sont rassemblés autour d'eux, bâtonnets de légumes en main. La démonstration peut commencer.

Sur la terrasse de sa maison de Riaz, Sibylla Protze reproduit, pour les besoins du reportage, une de ses interventions assistées par l'animal (IAA). «J'organise notamment ça à l'EMS Bachmatte, à Oberschrot. Là-bas, la table est toujours trop petite pour tous les résidents intéressés. Ils ont vraiment beaucoup de plaisir.»

Agir et réfléchir

Mais passer un bon moment n'est de loin pas le seul objectif (*lire ci-dessous*). Des images de chaque cochon d'Inde sont, par exemple, disposées autour de la table: «Les participants essaient de les trouver, ce qui fait travailler l'aspect cognitif.» Retirer une des plaques en plexiglas et tenir les légumes pour

les nourrir – sinon ils les chopent et vont les boulotter ailleurs – est un exercice en soi. Autre exemple, un monsieur à l'EMS devait couper des légumes comme exercice de réadaptation. «Il ne voyait pas l'intérêt. Quand on lui a dit que c'était pour les animaux, il était tout motivé.»

La barrière évite aux cochons d'Inde de tomber de la table. Elle permet aussi de leur offrir un espace sécurisé. «On demande de ne pas agir dans l'enclos. Dans la nature, ce sont des proies, donc ils ont besoin de pouvoir se mettre à l'abri.» C'est aussi pour cette raison que des couverts sont disposés sur la table. «Faire une animation sans leur donner cette possibilité, c'est de la maltraitance!» Les heures d'intervention sont aussi limitées, un des principes cardinaux des IAA étant de ne jamais sacrifier le bien-être des animaux pour favoriser celui des humains.

Le bon côté avec ces cobayes domestiques, c'est qu'ils

mangent vingt fois par jour – et ce n'est pas une image. Quand ils semblent moins intéressés par les légumes, ils ne négligent pas, après une petite pause, quelques «friandises» en mode chasse au trésor... «Ce sont des flocons de petits pois séchés que je cache dans des morceaux de feutre.»

Les cochons d'Inde ne se laissent pas forcément caresser. «Alors je viens souvent avec un de mes lapins en plus, qui adore ça et qui s'entend bien avec eux.»

Pas rentable

A Riaz, Sibylla Protze vit avec son chien, ses sept lapins et ses huit cochons d'Inde. «J'ai aussi deux chats, mais je ne travaille pas avec eux. Ils sont trop craintifs. J'ai aussi huit poneys, mais pas ici.» Elle ne vit pas de ses animations.

«Je travaille comme infirmière indépendante pour les soins pédiatriques à domicile. Comme je suis spécialisée en soins palliatifs, travailler avec les animaux à côté me fait aus-



si du bien. Avec les IAA, je gagne peu d'argent, mais beaucoup en émotions.»

Les assurances n'entrent généralement pas en matière et les institutions sont parfois

«Je dois préparer les cochons d'Inde pour les interventions: s'ils stressent, ils passeront toute la séance cachés.»

SYBILLA PROTZE

frileuses. «En Suisse aléma-

nique, les IAA sont mieux reconnues et régulées. L'association Tierheim Heim a notamment fixé des tarifs pour les interventions dans les foyers.»

Un des problèmes, selon elle, c'est aussi que les gens pensent que tout peut être gratuit. «Mais le CAS à la Haute Ecole de santé m'a coûté près de 10 000 francs. Et je dois nourrir et entretenir mes animaux. Je dois aussi les préparer pour les interventions: s'ils stressent, ils passeront toute la séance cachés.» D'autant que les personnes âgées peuvent parler fort ou taper tout à coup sur la table... «Au début, les cochons d'Inde avaient aussi très peur des éternuements.» Dans d'autres contextes, par exemple

avec ses poneys, le problème peut venir des chaises roulantes ou des parapluies (*lire encadré*).

Au CHUV, elle participe à un projet pilote avec son chien pour accompagner les séances en ergothérapie et physiothérapie. Elle a aussi un projet en pédiatrie, dans un hôpital. «Les hôpitaux ont parfois des craintes au niveau de l'hygiène et des maladies qui pourraient être transportées par les animaux. Mais c'est une fausse idée, les études montrent que les bienfaits sont largement supérieurs aux risques.» ■





Nourrir les cochons d'Inde, les observer et les identifier, écouter leurs petits cris... Animaux et humains doivent trouver leur compte dans les interactions proposées. THOMAS DELLEY

De très nombreux bienfaits

Depuis 2019, la Haute Ecole de santé Fribourg (HEdS-FR) propose un CAS HES-SO (Certificate of Advanced Studies) en intervention assistée par l'animal (IAA) – ou plutôt un CAS HES-SO Tiergestützte Interventionen, puisque la formation est proposée en allemand. «Actuellement, nous ne proposons pas de formation bilingue, mais les travaux peuvent être rendus en français», précise Regula Bucher.

Maître d'enseignement à la HEdS-FR et responsable pédagogique du CAS, elle détaille quelques bienfaits des IAA: «Stimulation des sens et de la motricité fine, régulation de l'humeur, aug-

mentation de la confiance en soi, de la motivation et même de l'appétit, développement des relations sociales...»

Les interactions avec les animaux permettent aussi de détourner l'attention des soins ou de la maladie elle-même. «Les pulsations et la tension baissent chez certains, sans médicaments. D'autres parviennent à dormir sans somnifères.»

Attention aux risques

Elle constate que «des interventions avec animaux sont en train d'exploser». Mais dans des conditions qui laissent trop souvent à désirer. «Les institutions

qui les acceptent devraient se montrer plus curieuses, se renseigner et ne pas regarder que le prix.»

Sachant qu'on parle d'animaux, et notamment d'équidés ou de chiens, elle estime que les risques sont sous-estimés. «Pour éviter une situation fâcheuse, on ne prête pas un chien à un prof pour aller en classe, comme on l'a vu.»

Le but du CAS, c'est justement d'offrir tous les outils nécessaires. Pour travailler avec des animaux dans un contexte thérapeutique ou éducatif, mais aussi pour connaître leur fonctionnement, leurs besoins et leurs limites (*lire encadré*). XS

Trois règles d'or à respecter

Françoise Teuscher est chargée des cours concernant l'apprentissage animal lors du CAS intervention assistée par l'animal (en allemand). Elle détaille trois points clés pour cette pratique. «Idéalement, il faut que l'animal connaisse plusieurs mots, gestes ou autres signaux transmis par l'humain: il se sent alors à l'aise, car il comprend ce qu'on attend de lui.»

D'autre part, il faut qu'il ait connaissance de l'endroit ou du genre d'endroit où il va «travailler», et qu'il y ait fait des expériences positives. Françoise Teuscher préconise des exercices suivis de renforcements positifs: «Sa nourriture préférée, des jeux s'il aime ça, ou une autre récompense suivant l'espèce. Jamais de punitions!»

Enfin, l'animal doit connaître et apprécier la population pour qui il va travailler. «Il doit penser, par exemple: "J'adore les enfants car, en leur présence, il se passe des tas de choses chouettes". Grâce à toutes ces associations positives, le risque d'accident (morsures, coups de sabot ou autres) est nettement diminué. On peut même lui apprendre à montrer un comportement spécifique qui lui permette de communiquer à l'humain qu'il se sent stressé ou a besoin de se reposer.» XS